

L'esclavage moderne...

La servitude moderne est une servitude volontaire..., consentie par la foule des esclaves qui rampent à la surface de la Terre. Ils achètent eux-mêmes toutes les marchandises qui les asservissent toujours un peu plus. Ils courent eux-mêmes derrière un travail toujours plus aliénant, que l'on consent généreusement à leur donner s'ils sont suffisamment sages. Ils choisissent eux-mêmes les maîtres qu'ils devront servir.

Pour que cette tragédie mêlée d'absurdité ait pu se mettre en place, il a fallu tout d'abord ôter aux membres de cette classe toute conscience de son exploitation et de son aliénation. Voilà bien l'étrange modernité de notre époque.

Contrairement aux esclaves de l'antiquité, aux serfs du Moyen-âge ou aux ouvriers des premières révolutions industrielles, nous sommes aujourd'hui devant une classe totalement asservie, mais qui ne le sait pas ou, plutôt, qui ne veut pas le savoir ? Ils ignorent par conséquent la révolte qui devrait être la seule réaction légitime des exploités... Ils acceptent sans discuter la vie pitoyable que l'on a construite pour eux. Le renoncement et la résiliation sont la source de leur malheur. Voilà le mauvais rêve des esclaves modernes, qui n'aspirent finalement qu'à se laisser aller dans la danse macabre du système d'aliénation.

À mesure qu'ils construisent leur monde par la force de leur travail insensé, le décor de ce monde devient la prison dans laquelle il leur faudra vivre... Un monde sordide, sans saveur ni odeur, qui porte en lui la misère du mode de production dominant. Ce décor est en perpétuelle construction. Rien n'y est stable. La réflexion permanente de l'espace qui nous entoure trouve sa justification dans l'amnésie généralisée et l'insécurité où doivent vivre ses habitants... Il s'agit de tout refaire à l'image du système. Le monde devient tous les jours un peu plus sale et bruyant, comme une usine à ciel ouvert.

Chaque parcelle de ce monde est la propriété d'un État ou d'un particulier...

Ce vol social, qui est l'expropriation exclusive du sol, se trouve matérialisé dans l'omniprésence des murs, des barreaux, des clôtures, des barrières et des frontières. Ils sont la trace visible de cette séparation qui envahit tout. Mais parallèlement, l'unification de l'espace, selon les intérêts de la culture marchande, est le grand objectif de notre triste époque...

Le monde doit devenir une immense autoroute, rationalisée à l'extrême, pour faciliter le transport des marchandises. Tout obstacle, naturel ou humain, doit être détruit.

L'habitat dans lequel s'entasse cette masse servile est à l'image de leur vie... Il ressemble à des cages, à des prisons, à des casernes. Mais contrairement aux esclaves ou aux prisonniers, l'exploité des temps modernes doit payer sa cage. Et c'est dans ce logis, étroit et lugubre, qu'il entasse les nouvelles marchandises qui devraient, selon les messages publicitaires omniprésents, lui apporter le bonheur et la plénitude. Et plus il accumule des marchandises et plus la possibilité d'accéder un jour au bonheur s'éloigne de lui.

La marchandise idéologique, par essence, dépossède de son travail celui qui la produit et dépossède de sa vie celui qui la consomme...

Dans le système économique dominant, ce n'est plus la demande qui conditionne l'offre, mais l'offre qui détermine la demande. C'est ainsi que, de manière périodique, de nouveaux besoins sont créés, qui vont vite être considérés comme des besoins vitaux par l'immense majorité de la population... Ce fut d'abord la radio, puis la voiture, la télévision, l'ordinateur, et maintenant le téléphone portable. Toutes ces marchandises, distribuées massivement et en un laps de temps très limité, modifient en profondeur les relations humaines... Elles servent d'une part, à isoler les hommes un peu plus de leurs semblables et, d'autre part, à diffuser les messages dominants du système. Les choses qu'on possède finissent par nous posséder !

Et c'est encore lorsqu'il s'alimente que l'esclave moderne illustre le mieux l'état de décrépitude dans lequel il se trouve...

Disposant d'un temps toujours plus limité pour préparer la nourriture qu'il ingurgite, il en est réduit à consommer à la va-vite ce que l'industrie agrochimique produit... Il erre dans les supermarchés à la recherche des ersatz, que la société de la fausse abondance consent à lui donner. Là encore, il n'a plus que l'illusion du choix. L'abondance des produits alimentaires ne dissimule que leur dégradation et leur falsification... Il ne s'agit plus ou moins que d'organismes génétiquement modifiés, d'un mélange de colorants et de conservateurs, de pesticides, d'hormones et autres inventions de la modernité.

Le plaisir immédiat est la règle du mode d'alimentation dominant, de même qu'il est la règle de toutes les formes de consommation et les conséquences sont là, qui illustrent cette manière de s'alimenter : obésité, maladie cardio-vasculaire, diabète, cholestérol, hypertension, etc.

Mais c'est face au dénuement du plus grand nombre que l'homme occidental se réjouit de sa position et de sa consommation frénétique...

Pourtant, la misère est partout où règne la société totalitaire marchande : le manque est le revers de la médaille de la fausse abondance. Et dans un système qui érige l'inégalité comme un critère de progrès, même si la production agrochimique est suffisante pour nourrir la totalité de la population mondiale, la faim ne devra jamais disparaître.

L'autre conséquence de la fausse abondance alimentaire, la généralisation des usines concentrationnaires, est l'extermination massive et barbare des espèces qui servent à nourrir les esclaves. Là se trouve l'essence même du mode de production dominant. La vie de l'humanité ne résiste pas à se vêtir du profit de quelques-uns.

Le pillage des ressources de la planète, l'abondante production d'énergie ou de marchandise, les rejets et autres déchets de la consommation ostentatoire hypothèquent gravement les chances de survie de notre Terre et les espèces qui la peuplent. Et pour laisser libre cours au capitalisme sauvage, la croissance ne doit jamais s'arrêter... Il faut produire, produire et reproduire encore.

Et ce sont les mêmes pollueurs qui se prétendent aujourd'hui comme les sauveurs potentiels de la planète. Ces imbéciles du showbizness, subventionnés par les firmes multinationales, essaient de nous convaincre qu'un simple changement de nos habitudes de vie suffirait à sauver le reste de la planète du désastre. Et pendant qu'ils nous culpabilisent, ils continuent à polluer sans cesse notre environnement et notre esprit. Ces pauvres thèses, pseudo-écologiques, sont reprises en chœur par tous les politiciens véreux à coup de slogans publicitaires, mais ils se gardent bien de proposer un changement radical dans le système de production ; il s'agit, comme toujours, de changer quelques détails pour que tout puisse rester comme avant.

Mais pour rentrer dans la ronde de la consommation frénétique, il faut de l'argent. Et pour avoir de l'argent, il faut travailler : c'est la vie dite moderne qui l'oblige...

Le système dominant a fait du travail sa principale valeur. Les esclaves doivent travailler toujours plus, pour payer à crédit la majorité de leurs achats d'une vie misérable. Ils s'épuisent dans le travail, perdent la plus grande part de leur force vitale et subissent les pires humiliations. Ils passent toute leur vie à une activité fatigante et ennuyeuse pour le profit de quelques-uns.

L'invention du chômage moderne est là pour les défrayer ; les faire remercier sans cesse le pouvoir de se montrer généreux avec eux. Que pourraient-ils bien faire, sans cette torture qu'est le travail ? Ce sont ces activités aliénantes, que l'on présente comme une libération. Quelle déchéance et quelle misère !

Toujours pressé par le chronomètre ou autrefois par le fouet, chaque geste des esclaves est calculé pour augmenter la productivité... L'organisation scientifique du travail, comme le travail à la chaîne, les 3/8, etc., constitue l'essence même de la dépossession des travailleurs ; à la fois du prix de leur travail, mais aussi du temps qu'ils passent à la production automatique des marchandises et des services. Le monde des travailleurs se confond avec celui des machines dans les usines, avec celui des ordinateurs dans les bureaux : le temps perdu ne revient plus ! Ainsi, chaque travailleur se voit confier une tâche répétitive, qu'elle soit intellectuelle ou physique. Il est spécialiste dans son domaine de production...

Cette spécialisation se retrouve à l'échelle de la planète, dans le cadre de la division internationale du travail, que l'on travaille en Occident, que l'on produise en Asie ou que l'on « meurt » en quittant l'Afrique.

L'esclave moderne aurait pu se contenter de sa servitude au travail, mais à mesure que le système de production colonise tous les secteurs de la vie, le dominé perd son temps dans les loisirs, les divertissements et les vacances organisées, ou non. Aucun moment de son quotidien n'échappe à l'emprise du système. Chaque instant de sa vie a été envahi par l'esclavage.

La dégradation généralisée de son environnement, l'air qu'il respire et la nourriture qu'il consomme, le stress de ses conditions de travail et de l'ensemble de sa vie sociale sont à l'origine des nouvelles maladies de l'esclave moderne. Il est malade de sa condition servile, et aucune médecine ne pourra remédier à ce mal. Seule, la libération la plus complète de la condition dans laquelle il se trouve enfermé peut permettre à l'esclave moderne de se libérer de ses souffrances.

La médecine occidentale ne connaît qu'un remède face aux maux dont souffrent les esclaves modernes : « la mutilation ». C'est à base de chirurgie, d'antibiotique ou de chimiothérapie que l'on traite les patients de la médecine marchande. On s'attaque aux conséquences du mal sans jamais en chercher la « cause ». Cela se comprend autant que cela s'explique, mais cette recherche nous conduirait inévitablement vers une condamnation sans appel de l'organisation sociale dans son ensemble.

De même qu'il a transformé tous les détails de notre monde en simple marchandise, le système présent a fait de notre corps une marchandise ; un objet d'étude et d'expérience livré aux apprentis sorciers de la médecine marchande et de la biologie moléculaire. Et les maîtres du monde sont déjà prêts à modifier le vivant. Le séquençage complet du génome humain est le point de départ d'une nouvelle stratégie mise en place par le pouvoir. Le décodage génétique n'a d'autre but que d'amplifier considérablement les formes de domination et de contrôle. Notre corps lui aussi, après tant d'autres choses, nous a échappé.

Le meilleur de sa vie d'esclave lui échappe, mais il continue, car il a l'habitude d'obéir depuis toujours : l'obéissance est devenue sa seconde nature. Il obéit sans savoir pourquoi ! Simplement parce qu'il sait qu'il doit obéir ! Obéir, produire et consommer, voilà le triptyque qui domine sa vie. Il obéit à ses parents, à ses professeurs, à ses patrons, à ses propriétaires, à ses marchands. Il obéit à la loi et aux forces de l'ordre. Il obéit à tous les pouvoirs, car il ne sait rien faire d'autre ! La désobéissance l'effraie plus que tout, car la désobéissance c'est le risque, l'aventure, le changement. De même que l'enfant panique lorsqu'il perd de vue ses parents, l'esclave moderne est perdu sans le pouvoir qui l'a créé. Alors ! Il continue d'obéir.

C'est la peur, qui a fait de nous des esclaves et nous maintient dans cette condition...

Nous nous courbons devant les maîtres du monde et leur police. Nous acceptons cette vie d'humiliation et de misère par crainte. Nous disposons pourtant de la force du nombre face à cette minorité qui gouverne. Leur force, il ne la tire pas de leur police, mais bien de notre consentement. Nous justifions notre lâcheté devant l'affrontement légitime contre les forces qui nous oppriment par un discours plein d'humanisme moralisateur. Le refus de la violence révolutionnaire est ancré dans les esprits de ceux qui s'opposent au système au nom des valeurs que ce système nous a lui-même enseigné. Mais le pouvoir, lui, n'hésite jamais à utiliser la violence quand il s'agit de conserver son hégémonie.

Pourtant, il y a encore des individus qui échappent au contrôle des consciences, mais ils sont sous surveillance. Toute forme de rébellion ou de résistance est de fait assimilée à une activité déviant vers le terrorisme. La liberté n'existe que pour ceux qui défendent les impératifs marchands. L'opposition réelle au système dominant est désormais totalement clandestine. Pour ces opposants, la répression est la règle en usage. Et le silence de la majorité des esclaves, face à cette répression, trouve sa justification dans l'aspiration médiatique et politique pour habiller le conflit qui existe dans la société réelle.

Comme tous les êtres opprimés de l'histoire, l'esclave moderne a besoin de statistique et de son dieu pour aller saisir le mal qui le tourmente et la souffrance qui l'accable. Et ce nouveau dieu, auquel il a livré son âme, n'est rien d'autre que le néant. Un bout de papier. Un numéro qui n'a de sens que parce que tout le monde a décidé de lui en donner. C'est pour ce nouveau dieu qu'il étudie, qu'il travaille, qu'il se bat et qu'il se vend. C'est pour ce nouveau dieu qu'il a abandonné toute valeur et qu'il est prêt à faire n'importe quoi. C'est quand il se procurera beaucoup d'argent, qu'il se libérera des contraintes dans lesquelles il se trouve enfermé. Comme si la possession allait de pair avec la liberté ! La libération est une ascèse qui provient de la maîtrise de soi : elle est un désir et une volonté en acte ; elle est dans l'être et non dans la foi. Mais encore faut-il être résolu à ne plus servir, à ne plus obéir. Encore faut-il être capable de rompre avec l'habitude que personne, semble-t-il, n'ose remettre en cause.

Or, l'esclave moderne est persuadé qu'il n'existe pas d'autre alternative à l'organisation du monde présent... Il s'est résigné à cette vie, car il pense qu'il ne peut y en avoir d'autres. C'est là que se trouve la force de l'aliénation présente : entretenir l'illusion que ce système, qui a colonisé toute la surface de la Terre, est la fin de l'histoire en faisant croire à la classe dominée que de s'adapter à son idéologie revient à rejoindre le monde, tel qu'il est et tel qu'il a toujours été. Rêver d'un autre monde est devenu un crime condamné unanimement par tous les médias et tous les pouvoirs. Le criminel est en réalité celui qui contribue consciemment, ou non, à la démence de l'organisation sociale dominante. Il n'est pas de folie plus grande que celle du système présent ! Devant la désolation du monde réel, il s'agit pour le système de coloniser l'ensemble de la conscience des esclaves. C'est ainsi que dans le système dominant, les forces de répression laissent progressivement place à la dissuasion qui, dès la plus petite enfance, accomplit son œuvre de formation des esclaves. Ils doivent oublier leur condition servile, leur prison et leur vie misérable. Il suffit de voir cette foule exotique, connectée devant tous les écrans qui accompagnent leur vie quotidienne. Ils trompent leur insatisfaction permanente dans le reflet manipulé d'une vie rêvée, faite d'argent, de gloire et d'aventure !

Il existe des images pour tous et partout ; elles portent en elles le message idéologique de la société moderne et servent d'instrument d'unification et de propagande : elles croissent à mesure que l'homme est dépossédé de son monde et de sa vie...

C'est l'enfant, qui est la cible première de ces images, car il s'agit d'étouffer la liberté dans son berceau. Il faut les rendre stupides et leur ôter toute forme de réflexion et de critique. Tout cela se fait, bien entendu, avec la complicité déconcertante de leurs parents. Ils ne cherchent même plus à résister face à la force de frappe qui est menée par tous les moyens modernes de communication. Ils achètent eux-mêmes toutes les marchandises nécessaires à l'asservissement de leur progéniture. Ils se dépossèdent de l'éducation de leurs enfants et la livrent en bloc au système de l'abrutissement et de la médiocrité.

Il y a des images pour tous les âges et pour toutes les classes sociales... Les esclaves modernes confondent ces images avec la culture et même, parfois, avec l'art ! On fait appel aux instincts les plus sordides pour écouler les stocks de marchandise. Mais c'est encore la femme, doublement esclave dans la société actuelle, qui en paie le prix fort : elle en est réduite à être un simple objet de consommation.

La révolte, elle-même, est devenue une image que l'on vend pour mieux en détruire le potentiel subversif. L'image est toujours, aujourd'hui, la forme de communication la plus simple et la plus efficace pour sublimer la conscience et non l'esprit. On construit des modèles, on abrutit les masses, on leur vend, on crée des frustrations. On diffuse l'idéologie marchande par l'image, car il s'agit encore et toujours du même objectif : vendre des modes de vie, des produits, des comportements et des marchandises... Peu importe, mais il faut vendre !

D'autres hommes se divertissent... Mais ce divertissement n'est là que pour faire diversion face au véritable mal qui les accable. Ils ont laissé faire de leur vie n'importe quoi et ils feignent d'en être fiers. Ils essaient de montrer leur satisfaction, mais personne n'est dupe.

Ils n'arrivent même plus à se tromper eux-mêmes lorsqu'ils se retrouvent face aux reflets glacés du miroir. Ainsi, ils perdent leur temps devant les imbéciles censés les faire rire ou les faire chanter, les faire rêver ou les faire pleurer. On mime, à travers le sport médiatique, les succès et les échecs, les forces et les victoires que les esclaves modernes ont cessé de vivre dans leur propre quotidien. Leur insatisfaction les incite à vivre par procuration devant leur poste de télévision où l'écran mitraille ses milliers de spots publicitaires et d'appels subliminaux.

Tandis que les empereurs de la Rome antique achetaient la soumission du Peuple avec du pain et ses jeux du cirque, aujourd'hui, c'est avec les divertissements et la consommation du pire que l'on achète le silence des esclaves.

La domination sur les consciences passe nécessairement par l'utilisation viciée du langage, par la classe économiquement et socialement dominante. Étant détenteur de l'ensemble des moyens de communication, le pouvoir diffuse l'idéologie marchande par la répétition figée, partielle et partielle qui donne des mots... Mots qui sont présentés comme neutres et dont la définition va de soi. Et sous le contrôle du pouvoir, le langage désigne toujours autre chose que la vie réelle. C'est avant tout un langage de la résignation et de l'impuissance. Un langage de l'acceptation passive des choses, pareil à ce qu'elles sont et qu'elles doivent demeurer. Dès que l'on travaille pour le compte de l'organisation dominante de la vie, et le fait même d'utiliser le langage du pouvoir nous condamne à l'impuissance.

Le problème du langage est au centre du combat pour l'émancipation humaine... Il n'est pas une forme de domination qui se surajoute aux autres. Il est le cœur même du projet d'asservissement du système totalitaire marchand.

Pourtant, des esclaves modernes se pensent toujours citoyens ! Ils croient voter et décider librement qui doit conduire leurs affaires. Comme s'ils avaient encore le choix ! Ils n'en ont conservé que l'illusion. Croyez-vous encore qu'il existe une différence fondamentale quant au choix d'une société dans laquelle nous voulons vivre, entre le PS, l'UMP, la REM, le PR, le RN et les autres en France, entre les démocrates et les républicains aux États-Unis, entre les travaillistes et les conservateurs au Royaume-Uni ? Il n'existe pas d'opposition, car les partis politiques dominants sont d'accord sur l'essentiel, qui est la conservation de la présente société de consommation marchande. Il n'existe aucun parti politique, susceptible d'accéder au pouvoir, qui remet en cause le dogme du marché ! Et ce sont ces partis qui, avec la complicité médiatique, monopolisent l'apparence. Ils se chamaillent sur des points de détail pourvu que tout reste en place. Ils se disputent pour savoir qui occupera les places que leur offre le parlementarisme marchand. Ces pauvres querelles sont relayées par tous les médias dans le but d'occulter un véritable débat dans le choix de société dans laquelle nous souhaitons vivre. L'apparence et la futilité dominent sur la profondeur de l'affrontement des idées. Tout cela ne ressemble en rien, de près ou de loin, à une DÉMOCRATIE !

La Démocratie réelle se définit d'ABORD et AVANT TOUT par la PARTICIPATION massive des Citoyens à la gestion des affaires de la cité, de la nation : elle est directe et participative ; elle trouve son expression la plus authentique dans l'assemblée populaire et le dialogue permanent sur l'organisation de la vie en commun.

La forme représentative des parlementaires, qui usurpe le nom de démocratie, limite le pouvoir des Citoyens au simple droit de vote. C'est-à-dire au néant, tant il est vrai que le choix entre gris clair et gris foncé, la peste et le choléra n'est pas un choix véritable !

Les sièges parlementaires sont occupés, dans leur immense majorité, par la classe économiquement dominante ; qu'elle soit de droite ou de la prétendue gauche sociale-démocrate. Le pouvoir n'est pas à conquérir, il est à détruire. Il est tyrannique par nature ; qu'il soit exercé par un roi, un dictateur ou un président élu. La seule différence, dans le cadre de la démocratie parlementaire, c'est que les esclaves ont l'illusion de choisir eux-mêmes le maître qui doit les diriger, les rassurer, les aider et surtout les comprendre.

Ouah !

Le vote a fait d'eux les complices de la tyrannie qui les opprime. Ils ne sont pas esclaves parce qu'il existe des maîtres, mais il existe des maîtres parce qu'ils ont choisi de demeurer esclaves !

Le système dominant se définit donc par l'omniprésence de son idéologie marchande, le culte de l'argent, le monopole de l'apparence, les partis uniques sous couvert du pluralisme parlementaire, l'absence d'une opposition visible, la répression sous toutes ses formes, la volonté de transformer l'homme et le monde.

Voilà le visage réel du totalitarisme moderne que l'on appelle démocratie libérale.

L'homme, la société et l'ensemble de notre planète sont au service de cette idéologie. Le système totalitaire marchand a donc réalisé ce qu'aucun totalitarisme n'avait pu faire avant lui : unifier le monde à son image.

À bon entendeur, salut !

P. R.